

Anthropologie et Sociétés



Stephen SCHECTER : The AIDS Notebooks, Albany, State University of New York Press, 1990, 166 p.

Bernard Arcand

Volume 15, numéro 2-3, 1991

L'univers du sida

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015184ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015184ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Arcand, B. (1991). Compte rendu de [Stephen SCHECTER : The AIDS Notebooks, Albany, State University of New York Press, 1990, 166 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 15(2-3), 229–230. <https://doi.org/10.7202/015184ar>



Stephen SCHECTER : *The AIDS Notebooks*, Albany, State University of New York Press, 1990, 166 p.

Il n'y a peut-être que deux modes adéquats pour parler du sida : soit crier sur un lit de mort sa révolte contre l'injustice du destin et son amertume face aux autres qui ne savent pas ce que c'est que de maigrir trop soudainement, soit au contraire maintenir un regard tellement éloigné que l'on arrive à se convaincre que l'humanité entière était engagée dans une progression insensée vers un développement peu durable et que la vie, sentant venir la catastrophe, désormais réagit pour se maintenir et encore une fois prouver qu'elle n'est pas si facilement tuable. Stephen Schecter par contre, tout en faisant parfois mention de ces deux positions radicales, emprunte plusieurs modes intermédiaires de discours et il réussit surtout à parler de bien d'autres choses que du sida.

Le sida devient en fait le prétexte (plutôt que la métaphore) d'une réflexion vaste et souvent très vive sur plusieurs traits caractéristiques de la société actuelle. Sur la capacité toute moderne de réunir des gens frappés par le sida de la même manière que l'on organise une assemblée de locataires, un meeting politique ou une rencontre d'un club Macintosh. Sur la douleur qui rend le sida semblable au *blues*. Sur la moralité et la médecine. Sur le besoin présent, l'urgence, l'angoisse même, de pouvoir tout contrôler, même la mort. Sur la valeur profonde mais intolérante des anciennes communautés de foi religieuse et le sentiment unique qu'attise une visite à la synagogue. Et sur bien d'autres sujets encore, jusqu'au sida comme questionnement métaphysique qui vient reposer brutalement toute la question du sens et de la vie et puis qui vient aussi redire l'importance de mourir avec au moins quelques regrets.

Il s'agit bien sûr d'un essai, ambitieux et parfois éclaté, qui paraîtra souvent illuminant et probablement, ici et là, plutôt irritant. Tout au long de l'ouvrage, Schecter maintient sans faillir un air de franchise égocentrique qui le mène très rapidement à ne plus parler que du seul thème de l'homosexualité mâle. Le sida devient alors un phénomène à comprendre d'abord comme le témoignage illustratif du traitement occidental de l'homosexualité, le résultat de plusieurs siècles de discrimination et de crainte d'une différence trop horrible. Le traitement paraîtra inégal. Au pire, Schecter laisserait croire que cette très profonde inquiétude contre l'homosexualité constitue un des motifs dominants et même explicatifs de la majeure partie de l'histoire récente de la société industrielle. À son meilleur, il nous amène à mieux comprendre l'impuissance de notre définition culturelle de la sexualité et l'injustice fondamentale de l'inversion (pourtant courante) qui réussit à faire passer pour tueurs potentiels les gais victimes du sida. L'homosexualité est encore aujourd'hui comprise comme une menace.

L'ouvrage offre une exploration souvent remarquable de l'univers homosexuel, de l'anecdote esquissée disant la tendresse sensuelle entre hommes jusqu'au survol global de la gestion politique du sexe en Occident. Mais de tout cela, on peut facilement conclure que le sida ne peut jamais être dit ni raconté. Et que la protestation exigée par toute réplique ne pouvait que passer par la lutte contre des oppressions plus vulnérables, ou du moins plus compréhensibles. D'ailleurs, il semble que Schecter en soit parfaitement conscient et c'est

aussi la valeur et en même temps la limite de cet essai. Dès la page 53, au tiers du livre, il écrit :

[...] but then comes the moment when I wish only to escape. I am tired of hearing about AIDS and reading about AIDS and thinking about AIDS. Tired of pondering the social implications of AIDS, tired of trying to squeeze some meaning from it, tired of trying to imagine what it would be like to die thinner than a rake, stopped up with tubes, and unable to control my sphincter. I want respite from illness, even from illness as metaphor.

Schecter partage avec Camus l'intelligence de l'intolérable. Cette citation est rassurante et il aurait pu méchamment ajouter que ceux qui s'obstinent à parler du sida ne savent probablement pas très bien ce qu'est la vie. Par contre, cela dit, le reste de l'ouvrage aura nécessairement l'allure d'une déviation du sujet.

Tout le reste ne peut pas être résumé ni discuté en quelques lignes. J'ajouterai seulement que l'auteur appartient au groupe impressionnant de commentateurs qui jugent que la post-modernité se porte bien mal. Il n'est pas désespéré (les désespérés n'écrivent pas de livres), mais très certainement déçu d'un monde qui n'a pas évolué vers la démocratie et la tolérance comme lui et tant d'autres le souhaitaient dans les années soixante. Profondément déçu par des sociétés qui s'accommodent de gouvernements ignorants qui ne démontrent toujours que leur capacité à réagir en retard, convaincus que le sida ne touche sérieusement que quelques groupes minoritaires sans pouvoir électoral. L'antisémitisme et l'oppression des gais lui fournissent ses meilleurs exemples. Sans doute, certaines des analyses paraissent parfois un peu courtes, mais on ne peut oublier qu'il s'agit là du genre d'essai qui cherche peut-être moins à convaincre qu'à susciter l'adhésion. Il est probable que certains lecteurs trouveront la démarche trop peu rigoureuse. Le dernier chapitre devrait cependant rallier la critique. Dans un style qui atteint ce que l'on désigne parfois de « beauté poétique », Schecter prend un peu plus de recul face à lui-même et à l'ouvrage que l'on vient de traverser pour en discuter quelques vérités et mensonges. Il nous laisse à la toute fin une nouvelle preuve de son extraordinaire perspicacité autocritique en concluant que, confronté au sida, l'honnête homme a trop souvent envie de se transformer soit en saint, soit en médecin, sachant pertinemment que ni l'un ni l'autre ne serait suffisant.

Bernard Arcand
Département d'anthropologie
Université Laval

Mirko D. GRMEK : *Histoire du Sida. Début et origine d'une pandémie actuelle*, Paris, Payot, première édition 1989, 392 p., seconde édition 1990, 418 p., bibliogr., index.

Publier, en 1989¹, une histoire du sida relevait du défi. D'abord parce que la pandémie était encore jeune, liée à l'actualité et que le recul propre à l'histoire semblait difficilement pouvoir être acquis. Défi également parce qu'avec un tel sujet, l'auteur ne pouvait se permettre de ne viser qu'un public restreint d'universitaires. Enfin, parce que ce livre se réclame aussi d'une histoire classique, tant de Thucydide que de l'histoire conceptuelle. En somme, le projet était grandiose, la simplicité et la solidité affirmées du résultat frappent donc

1. La nouvelle édition revue et corrigée, augmentée d'une courte préface, fut publiée à l'automne 1990. Son prix indiqué est passé de 98 FF à 160 FF.